

Ce Journal paraît les Mardi, Jeudi et Dimanche de chaque semaine. On s'abonne au Bureau du Journal, rue d'Amboise, Barrière de Fer; chez M. BARON, libraire, rue Clermont; chez M. BABEUF, libraire, rue Saint-Dominique; et chez M. PERRER, imprimeur du Journal, rue Saint-Dominique.



Le prix de l'abonnement (qui se paie d'avance) est; pour Lyon, de 7 francs pour trois mois, de 15 francs pour six mois, et de 25 francs pour l'année. On ajoutera deux francs par trimestre pour le dehors. Les lettres et paquets doivent être adressés au Bureau, francs de port.

LA GLANEUSE,

JOURNAL POPULAIRE.



Politique, Industrie, Littérature, Théâtres et Annonces.

La prison est le Séminaire des Patriotes.

LE PROLÉTAIRE.

Dans les villes d'Orient, dont les habitations, entourées de murailles sans ouvertures, ressemblent à de vastes tombeaux, l'étranger parcourt, isolé, des rues désertes au milieu d'une cité populeuse.

Ainsi, le prolétaire est seul au sein de la société moderne, entouré d'existences faites et de positions prises aussi bien défendues que les châteaux des seigneurs de la féodalité.

Un paquet de hardes, quelques outils et son livret, voilà sa part du fonds social.

Son livret, c'est sa vie privée, écrite jour par jour, signée de tous les chefs d'ateliers qui exploitent son industrie, visée et paraphée par la police.

Les nègres portent le nom de leurs maîtres écrit sur la poitrine; pour lui, il est seulement tenu de l'avoir dans sa poche.

Le code civil lui a consacré trois articles, trois sans plus; voyez-les au livre 3, tit. 8, chap. 3, sect. 1... et c'est pour mettre sa bonne foi en état de suspicion légale et son livret à la discrétion de ses maîtres. — La charte lui accorde quelques droits politiques: il est l'égal de tous ses concitoyens devant la loi, tous les emplois publics lui sont ouverts, dit la loi; mais il sent si bien que pour lui ces droits politiques sont illusoire, que si quelqu'un veut lui en donner six francs, le marché est conclu. Quant aux autres lois constitutionnelles, elles passent à peu près toutes au dessus de lui, et forment arceau sur sa tête sans le toucher.

Le code pénal, voilà sa charte; il est fait presque tout entier pour lui. Comme ces génies invisibles et malfaisants, chacune de ses dispositions menace, à son insu, le peu de liberté qui lui reste.

S'il veut changer de résidence, il a besoin d'un passeport qui coûte deux journées de travail. S'il ouvre un atelier, il est tenu avant tout, et sans savoir s'il réussira, de prendre une patente et d'en payer l'impôt. Pour lui la prison, s'il se réunit avec d'autres travailleurs afin d'exiger des maîtres un salaire proportionné à ses besoins; la prison, s'il cesse d'avoir du travail, et ne justifie pas de ses moyens d'existence.

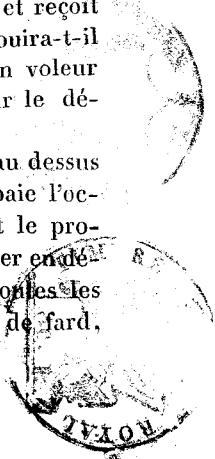
Aussi le voyez-vous plein d'un respectueux effroi en présence d'un uniforme de gendarme.

C'est que les gendarmes avec leurs riches costumes et leurs chevaux fringans, sont, à ses yeux, les gardes du corps des propriétaires aristocrates, et tiennent la limite des deux camps.

Il a une patrie pourtant le prolétaire; il l'aime, il l'honore, il la sert. — Ces applaudissements redoublés qu'excitent au théâtre les allusions à la gloire française, d'où partent-ils? C'est le parterre, c'est Jacques Bonhomme qui se livre naïvement à son enthousiasme, tandis qu'au dessus de sa tête Mont-d'or sourit dédaigneusement en homme qui n'est pas dupe.

Après douze heures de travail, le soir est venu, le prolétaire, de sa main noircie, essuie son front ruisselant, endosse lentement sa veste plébéienne et reçoit avec satisfaction le prix de sa journée. En jouira-t-il librement en entier? Non, le fisc, comme un voleur de nuit, l'attend au coin de chaque rue pour le détrousser.

Ici il est forcé d'acheter le sel trente fois au dessus de sa valeur; là le tabac; chez le boucher il paie l'octroi; chez le boulanger l'impôt foncier, dont le propriétaire n'a fait que l'avance. Pour lui dérober en détail les fruits de ses labeurs, le fisc prend toutes les formes. Le voyez-vous en prostituée couverte de fard,



trompant sa crédulité après avoir exploité ses besoins, chercher à l'attirer dans un gouffre sans fond, par l'appât d'un terne entouré de lauriers ?

Qu'y a-t-il pour lui dans ce monde ? Qu'elle est sa part dans les produits si riches, si abondants, si variés de la nature, dans ces magnifiques conquêtes de la science qui ont décuplé l'existence de l'homme, dans ces trésors d'amour, de jouissances et de sympathie que recèle l'humanité ?

Quelques-uns entre tous auront-ils toujours le monopole de toutes ces choses, n'en laissant jouir les autres qu'autant et de la manière qu'il leur plaît ?

Et lorsque le prolétaire ayant faim, leur dira : Voilà mes bras, employez-les, faites-les fonctionner; je suis votre machine, pourront-ils toujours lui répondre : Qu'avons-nous besoin de tes bras, nous en avons plus qu'il n'en faut, tout se fait à la vapeur ?

Il y a des gens qui ne peuvent croire que tous les hommes soient frères.

Qu'ils interrogent donc celui dont les jours menacés par les flammes d'un incendie, furent conservés, grâce au dévouement intrépide d'un ouvrier; celui qui, se débattant au fond des eaux contre les étreintes glaciales de la mort, se sentit arraché au péril par les bras nerveux d'un pêcheur : ils lui diront si, dans ce moment suprême, ils n'ont pas vu sur le front de leurs libérateurs le sceau de la fraternité humaine, si le lien de famille qui nous unit tous ne se révéla pas à leur cœur !

Et on ose se vanter de son égoïsme ! Et on a le courage de tourner en dérision et en moquerie les efforts des hommes qui travaillent à l'amélioration physique et morale de leurs semblables ! Et les chefs des états, gorgés d'or, tendent sans cesse à jeter le découragement, le dégoût et l'indifférence sur l'examen des questions de progrès ! — Mais ils s'épuisent en vain, le présent les dévore et l'avenir les condamne. — Un nuage grossissant chaque jour, se montre à l'horizon, la pluie qu'il porte sera douce à la terre, et le soleil ne tardera pas à briller radieux et bienfaisant pour l'humanité !

ENTRERONS-NOUS, N'ENTRERONS-NOUS PAS.

Sous l'empire on disait, les troupes françaises vont à Vienne. Maintenant on dit, les troupes françaises vont et viennent.

Délicieuse quasi-légitimité, très hauts, très puissants et très excellents doctrinaires, et toi volonté immuable; je vous admire, parole d'honneur.

Oh mais, c'est surtout dans la question belge que vous vous êtes montrés dignes de toute ma vénération. D'autres, eh tenez, Bonaparte, par exemple, serait entré en Belgique depuis long-temps, il aurait chassé les Hollandais d'Anvers, et si les puissances étrangères avaient voulu se fâcher, il aurait tout bonnement conduit nos armées dîner à Vienne ou souper à Berlin.

Oui, mais Bonaparte n'était pas un souverain légitime, il n'était pas même quasi-légitime, c'était un usurpateur. Tandis que Louis-Philippe.... Oh diable ! celui-

là est roi par la grâce du peuple qui ne l'a nommé roi que parce qu'il appartenait à la famille des Bourbons, et le peuple aime tant les Bourbons !....

Et vous vouliez que les ministres de Louis-Philippe imitassent l'exemple d'un usurpateur.... allons donc.

Guillaume le têtard occupe Anvers qu'il peut faire bombarder au moment où je vous parle, si tel est son bon plaisir. Les Belges, qui ont eu la simplicité de croire que parce que nous avions chassé notre roi, ils pouvaient imiter notre exemple, les Belges voudraient bien chasser les Hollandais d'Anvers, ceci vous paraît peut-être assez naturel. Supposez que Charles X occupe les hauteurs de Fourvières ou que les cosaques sont maîtres des fortifications de Montessui. Certainement nous tiendrions à nous débarrasser de Charles X et des cosaques.

Oui, mais si la conférence ne le voulait pas.

Vous ne savez peut-être pas ce que c'est que la conférence. Je vous expliquerai ça une autre fois, qu'il vous suffise de savoir pour le moment que cinq rois ont choisi cinq hommes pour représenter cinq nations. et qu'ils appellent ça une conférence.

Depuis deux ans cette conférence a fait six douzaines de protocoles. Eh bien, elle a juré de ne plus en faire. Croiriez-vous un épicier qui vous assurerait qu'il ne veut plus vendre de la bonne réglisse.

La conférence nous l'a permis, nous allons entrer en Belgique, gare, gare. Le juste-milieu vient de faire éguiser son grand sabre; il a mis des moustaches postiches; les fusils, les canons, les obus, les mortiers, encombrant la route de la Belgique. Le prince Rosolin va faire seller son grand cheval de bataille. Entendez-vous le juste-milieu qui crie :

EN AVANT-MAR.....

Ah ! un instant, on n'attend plus qu'un petit mot de la Grande-Bretagne. Vous savez bien que notre flotte doit se joindre à la sienne pour bombarder Anvers.

Oui, mais la flotte anglaise n'est pas encore prête, et nos voisins d'outre-mer n'ont pas un prince Rosolin à mettre à la tête de leur armée, et puis ces diables de brouillards qui s'avisent d'avoir une opinion et de se ranger du parti de la légitimité. Maudits brouillards, leur intervention va empêcher la nôtre. Ce pauvre juste-milieu joue du malheur.

Mais en se dépêchant un peu, nos flottes pourraient faire la queue aux brouillards. Allons, allons, c'est ça.

EN AVANT MAR.....

En voilà bien d'une autre ! nos aimables alliés la Russie, la Prusse et l'Autriche qui ne veulent pas que nous entrions en Belgique.

Ah ! ils ne veulent pas... Ici le juste-milieu retousse crânement sa moustache et se redresse de toute sa hauteur. ils ne veulent pas, eh bien, nous leur déclarons la guerre. L'Angleterre est pour nous, ainsi donc :

EN AVANT MAR.....

Un instant ! Avant d'entrer en campagne, il faut que de nouvelles sommations soient adressées à cet entêté de Guillaume. Ainsi l'ordonne l'Angleterre, et le juste-milieu n'a rien à refuser à cette séduisante Angleterre.

Sommons, sommons. Ah! gredin de *Guillaume*, tu ne veux pas rendre Anvers. *Palmerston*, mon ami, nous avons sommé ce misérable, il ne veut pas rendre Anvers. Il ne veut pas; oh! alors :

EN AVANT MAR.....

Ah! *goddem*, dit *Palmerston*. *Palmerston*, c'est le marmiton anglais chargé de surveiller le pot au feu de la conférence. *Goddem*, quelle boulette j'allais faire. Un instant, un instant; avant d'entrer en Belgique, il faut obtenir une permission spéciale de ce bon Léopold.

Et nos ministres de s'écrier : Comment donc, rien de plus juste. Un courrier, vite un courrier. Un ambassadeur, voyons qui veut être ambassadeur en Belgique, c'est une promenade, messieurs, et on peut économiser sur les frais de voyage. — Vous acceptez, monsieur? — Oui, monseigneur, par dévouement. — Bon voyage. — Fouette postillon.

Et voilà où en sont les affaires de la Belgique.

Et Léopold, prince anglais, obéira à l'Angleterre qui lui dira de ne répondre ni oui, ni non.

Mais en attendant, le cheval de bataille du prince Rosolin restera sellé, les arcs de triomphe, destinés au retour du vainqueur de la Hollande, seront achevés; les cuisiniers et les marmitons qui sont attachés à la bouche du prince, seront prêts à partir, les manches retroussées; les lauriers qui doivent orner le front du conquérant, auront le temps de pousser, et nos soldats resteront l'arme au bras sur les frontières de la Belgique.

Et les chambres s'assembleront.

Et le budget de la guerre sera voté.

Et le peuple ne voudra peut-être pas payer?

Et le juste-milieu fera peut-être banqueroute?

Et alors.... Oh! alors :

EN AVANT, MARCHÉ.

UN FACTEUR DE LA POSTE.

LA MONARCHIE CITOYENNE ET LES MACHINES A VAPEUR.

C'est une drôle de chose qu'un facteur, je ne veux pas dire un facteur d'instrument, mais un facteur de la petite poste.

Depuis l'invention des machines à vapeur et des monarchies républicaines, jamais il ne m'était venu à l'idée que quelqu'autre merveille pût surpasser ces merveilles-là. Car enfin, n'est-ce point l'apogée du prodige que les bouillons à la vapeur et les promenades en Belgique l'arme au bras et rien dans la giberne, les chemises fabriquées pour trois sous et les protocoles de Londres, le principe de la non-intervention et le papier Weynen, les poignées de mains aux chiffonniers et le gaz hydrogène, les promesses de juillet et les œufs soufflés? — N'y a-t-il pas dans ces toutes choses de quoi faire ébahir toutes les générations hottentotes présentes, passées et futures? — Et à qui devons-nous tout cela?

A la monarchie républicaine et aux machines à vapeur.

Eh bien, je vous le dis, en vérité, tous ces phénomènes de création, de multiplicité, ces miracles vivans ne sont rien comparés à un facteur de la petite poste. Voila l'homme universel, quadruple, quintuple, centuple, l'homme des pieds et des mains, de la bouche et des oreilles, l'homme des yeux, des cancons, des paquets, des conspirations, du tabac étranger, l'homme universel enfin.

Grace au collet rouge de son habit bleu, le facteur de la petite poste se présente partout sans s'exposer à des indiscretions. Il remet un billet doux à Madame, une lettre d'affaire à Monsieur, une livre de tabac de contrebande au portier, une demi-bouteille d'eau-de-vie à sa femme, et tout est fait en un clin-d'œil. Le facteur de la petite poste éprouve une joie d'honnête homme : il s'est déchargé les poches et la conscience, il a reçu son salaire, et le voila qui frappe six coups à la porte d'à côté.

Là, il ne monte pas : c'est une grisette.... elle peut bien descendre. D'ailleurs il ne la voit que deux ou trois fois dans l'année, et elle ne lui donne pas d'étrennes...

Qu'elle descende :

— Deux sous....

— Les voila; je vous remercie.

Paf, paf, paf, paf, paf, paf....

C'est mon facteur qui trotte.

Il accoste un ouvrier qu'il a connu au service, et lui remet la *Glaneuse* :

— Comment! tu lis ce journal? Ce scélérat de journal! Laisse-moi ça, mon ami; c'est la peste! — Je m'y connais, moi, *en journal*; j'en porte plus de cinq cents par jour.... Prends-moi le *Courrier de Lyon*, mon ami! — Voila un journal! un honnête homme de journal! Et quel remède contre les maux de tête! — N'y a rien de tel pour endormir un paroissien : prends-moi le *Courrier de Lyon*, à bas la *Glaneuse*!

C'était tout bonnement, cher lecteur, pour vous parler de ce dernier fait, *qui est historique*, que j'ai débuté par les monarchies républicaines et les machines à vapeur; mais tout s'enchaînant dans le meilleur des mondes possibles, je ne vois pas pourquoi un facteur de la petite poste serait déplacé entre un monarque citoyen et une chaudière en cuivre.

Lyon.

ASMODEE.

Cette satire politique que M. *Berthaud* avait interrompue au moment où elle commençait à avoir du retentissement, reparaitra dans la semaine. Dimanche prochain nous rendrons compte de la première livraison.

Le prix de la souscription, qui est de six francs pour 12 livraisons, ne sera payé qu'à la douzième. Les souscripteurs du dehors paieront un franc en sus. On souscrit au bureau de la *Glaneuse*, rue d'Amboise, Barrière-de-Fer; chez M. Baron, libraire, rue Clermont; chez M. Desaintjean, marchand papetier, place de la Préfecture; et chez M. Perret, imprimeur, rue St-Dominique, n° 13.

Lundi, 29 octobre, le gérant et les rédacteurs de l'*Echo de la Fabrique* se sont rendus accompagnés, de notre gérant, au domicile de M. Couderc, pour prier cet honorable député de se charger d'une pétition adressée à la chambre par les chefs d'atelier. Ils demandent dans cette pétition une organisation législative du conseil des prud'hommes (organisation devenue indispensable, puisqu'elle remédiera à divers abus qui n'avaient pas été prévus par le décret de 1806), et la permission de se faire assister devant ce même conseil qui, jusqu'à ce jour, s'est obstiné à refuser cette assistance et a porté atteinte par son refus au libre droit de défense. M. Couderc a promis d'appuyer de tous ses efforts une pétition dont il a compris l'importance.

GRAND-THÉÂTRE.

Mlle Otz, M. Germain, MM. Bertini, Cambon.

NOUVELLES DRAMATIQUES.

Mlle Otz a fait son second début dans *Rosine du Barbier de Séville*; et son troisième, dans *Mlle de Wedel de la Neige*. Cette cantatrice, très gênée dans ses débuts par l'absence d'un premier et d'un second ténor, n'a pu se faire entendre encore dans ses pièces de prédilection : le *Comte Ory*, le *Philtre*, *Zampa*; force a donc été à elle de se montrer dans des ouvrages déjà très connus, où elle a eu à lutter à la fois contre les souvenirs qu'y ont laissés ses devancières, et la tiédeur des habitués de spectacles qui s'écrient sans cesse :

Il nous faut du nouveau, n'en fût-il plus au monde !

Mlle Otz s'est montrée excellente musicienne dans le joli rôle de *Rosine*. Sa voix, à laquelle on peut reprocher quelque chose de dur et de saccadé, possède de belles notes hautes. Nous lui recommanderons de ne pas jeter son chant avec aussi peu de ménagement, car cela lui enlève de sa grace et de son moelleux. Mlle Otz a mérité des encouragements, et nous croyons que, plus maîtresse d'elle-même, elle nous apparaîtra supérieure à ce qu'elle a été jusqu'à ce jour.

La *Neige* est à présent réduite en trois actes. Elle est de quelques degrés moins froide que dans la nouveauté. Cet opéra demande à être joué d'une manière serrée; on se rappelle encore comment il fut créé sur notre théâtre. Damoreau, Boucher et Mlle Folleville, avaient les principaux rôles et les rendaient en véritables comédiens. Mlle Otz pouvait nous faire voir ses talents d'actrice dans *Mlle de Wedel*, mais la timidité est venue lui enlever tout ce que ce rôle réclame de semillante légèreté et de piquante coquetterie. Où êtes-vous, Mlle Folleville ! Dumas est enfin arrivé, et nous pourrions, grâce à son aide, entendre Mlle Otz dans les pièces qu'elle affectionne et qu'elle sollicitait pour ses débuts.

Germain nous a fait faire connaissance avec sa figure et sa voix dans *Charles des Rendez-vous Bourgeois*, cette bouffonnerie de carnaval, qui nous fait rire depuis quinze à vingt ans. Germain est un beau garçon qui ne manque ni de tournure ni de voix. Il n'a pas rendu *Charles* avec toutes les traditions comiques que nous savons être attachées à ce personnage. Dans le chef-d'œuvre de Picard, *la Mère et la Fille*, nous avons reconnu chez Germain un débit juste et vrai, un jeu sage, une tenue convenable. Il ne fallait pas tant de qualités pour être admis après Dubo.

Fernand-Cortès a été joué dimanche. Cette pièce pêche toujours par le grand nombre de rôles accessoires confiés à des gens qui, loin de les faire valoir, les étouffent de leur nullité. Cette représentation a paru ennuyeuse à l'assemblée.

M. Bertini et Cambon ont fait lundi une apparition sur notre première scène. Mais nous sommes forcés d'en convenir, leur talent demande une enceinte plus étroite que notre salle, car les sons délicieux de son piano ont été perdus pour beaucoup d'oreilles, ainsi que la voix gracieuse de M. Cambon. Il leur faut un cadre plus resserré,

un public plus rapproché d'eux. Allons, Messieurs, retournez à votre salle de l'hôtel-du-Nord; vous y retrouverez vos partisans.

Il faut savoir gré à l'administration de son zèle et de son empressement à varier le spectacle. Nous savons que plusieurs nouveautés sont à l'étude. Dans les premiers jours de la semaine prochaine la *Tour de Nesle* sera représentée. Cet ouvrage est appelé à un immense succès par l'impression de ses situations et de son dénouement.

Où doit encore monter une jolie petite pièce en un acte, intitulée : *Un Duel sous Richelieu*. L'on vient de recevoir un ballet : *Louis XIV et ses Pages*. Voilà de la vie ! voilà de l'activité. Bravo !

Rien de nouveau aux Célestins, si ce ne sont les débuts de M. Chamarande, qui nous a semblé ne pas posséder encore toutes les qualités nécessaires à l'emploi qu'il veut remplir. Il est impossible que l'administration songe réellement à donner à cet artiste l'héritage de Prudent. Il y a dans les amoureux du vaudeville un vide immense à remplir et il faut un homme de talent.

Breton de plus en plus affectionné du public a été, à son entrée, vivement applaudi dans le rôle de *Charles des Premières Amours*. Il a justifié cet accueil par le cachet original qu'il a su donner à ce personnage comique.

Dans cette pièce, mad. Herdiska a été ce qu'elle est toujours, une actrice charmante. En parlant de ces deux artistes, nous serons souvent forcés de nous répéter.

GALERIE DE L'ARGUE.

Ouverture du Théâtre.

C'est aujourd'hui jeudi que s'ouvrira cette petite salle si gracieuse et si élégante. Des acteurs que l'on dit avoir du mérite sont chargés d'y attirer la foule : espérons qu'ils ne failliront pas à leur tâche.

Le spectacle sera composé de *Ketty ou le Retour en Suisse*, *les Premières Amours* et *M. Jovial ou l'Huissier chansonnier*.

Prix des places : Premières, 1 fr. ; Secondes, 75 c. ; Troisièmes, 50 c.

GLANE.

Un justicier prétendait qu'il fallait pendre tous les misérables qui se permettent de donner des charivaris. Il paraît que ce monsieur préfère aux instruments à vent les instruments à corde.

— Nous avons un monarque entouré d'institutions républicaines et de fossés.

— Ferez-vous partie de la garde nationale ? — Non. — Et pourquoi donc. — J'ai peur qu'on me donne la croix.

— Quand il a promis, il tient. Oui, il tient si bien qu'on ne peut rien lui arracher.

— On dit que le *Courrier de Lyon* se vend. C'est faux : nous connaissons bien des gens qui ne liraient pas ce journal, lors même qu'on les paierait.

— La charte-vérité sera désormais représentée sous les traits d'une poire coiffée d'un faux toupet.

— Recette pour faire du ruban rouge : Prenez une ou plusieurs aunes de ruban blanc, façon de 1816, trempez-les dans du sang, coupez et distribuez.

— Les écrivains encombrant les prisons. C'est ainsi que ces messieurs entendent la liberté de la presse.

— Si nous avons la guerre, les Autrichiens ont peur que le Vésuve leur brûle la politesse.

— Les Belges comptent sur le secours de Dieu et de la France. Oui, mais Dieu est trop haut, et le gouvernement français trop bas.

J. A. GRANIER, Gérant.